

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

III

# La mort dans l'âme

roman

*nrf*

GALLIMARD



▼



## **LA MORT DANS L'ÂME**

## ŒUVRES DE JEAN-PAUL SARTRE

### *Aux Éditions Gallimard*

#### *Romans*

LA NAUSÉE.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME.

ŒUVRES ROMANESQUES (« Bibliothèque de la Pléiade »).

#### *Nouvelles*

LE MUR (*Le mur – La chambre – Érostrate – Intimité – L'enfance d'un chef*).

#### *Théâtre*

THÉÂTRE, I : *Les mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La putain respectueuse*.

LES MAINS SALES.

LE DIABLE ET LE BON DIEU.

KEAN, d'après Alexandre Dumas.

NEKRASSOV.

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA.

LES TROYENNES, d'après Euridipe.

#### *Littérature*

SITUATIONS, I à X.

BAUDELAIRE (« Folio essais », n° 105. Précédé d'une lettre de Michel Leiris, 1975).

CRITIQUES LITTÉRAIRES (« Folio essais », n° 223. Textes extraits de *Situations*, I).

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?

SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I).

LES MOTS.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

III

LA MORT  
DANS L'ÂME

roman

*nrf*

GALLIMARD



## **PREMIÈRE PARTIE**



*New-York, 9 heures A. M. Samedi 15 juin 1940.*

Une pieuvre? Il prit son couteau, ouvrit les yeux, c'était un rêve. Non. La pieuvre était là, elle le pompait de ses ventouses : la chaleur. Il suait. Il s'était endormi vers une heure; à deux heures, la chaleur l'avait réveillé, il s'était jeté en nage dans un bain froid, puis recouché sans s'essuyer; tout de suite après, la forge s'était remise à ronfler sous sa peau, il s'était remis à suer. A l'aube, il s'était endormi, il avait rêvé d'incendie; à présent le soleil était sûrement déjà haut, et Gomez suait toujours : il suait sans répit depuis quarante-huit heures. « Bon Dieu! » soupira-t-il en passant sa main humide sur sa poitrine mouillée. Ça *n'était pas* de la chaleur; c'était une maladie de l'atmosphère : l'air avait la fièvre, l'air suait, on suait dans de la sueur. Se lever. Se mettre à suer dans une chemise. Il se redressa : « Hombre! Je n'ai plus de chemise. » Il avait trempé la dernière, la bleue, parce qu'il était obligé de se changer deux fois par jour. A présent, fini : il porterait cette loque humide et puante jusqu'à ce que le linge fût revenu du blanchissage. Il se mit debout avec précaution, mais sans pouvoir éviter l'inondation, les gouttes couraient sur ses flancs comme des poux, ça le chatouillait. La chemise froissée, cassée de mille plis, sur le dossier du fauteuil. Il la tâta : rien ne sèche jamais dans ce putain de pays. Son cœur battait, il avait la gueule de bois, comme s'il s'était saoulé la veille.

Il enfila son pantalon, s'approcha de la fenêtre et tira les rideaux : dans la rue la lumière, blanche comme une catastrophe; encore treize heures de lumière. Il regarda la chaussée avec angoisse et colère. La *même* catastrophe : là-bas, sur la grasse terre noire, sous la fumée, du sang et des cris; ici, entre les maisonnettes de brique rouge, de la lumière, tout juste de la lumière et des suées. Mais

c'était la même catastrophe. Deux nègres passèrent en riant, une femme entra dans le drugstore. « Bon Dieu! soupira-t-il. Bon Dieu! » Il regardait crier toutes ces couleurs : même si j'en avais le temps, même si j'y avais la tête, comment voulez-vous *peindre* avec cette lumière! « Bon Dieu! dit-il, bon Dieu! »

On sonna. Gomez alla ouvrir. C'était Ritchie.

— C'est un meurtre, dit Ritchie en entrant.

Gomez sursauta :

— Quoi?

— Cette chaleur : c'est un meurtre. Comment, ajouta-t-il avec reproche, tu n'es pas habillé? Ramon nous attend à dix heures.

Gomez haussa les épaules :

— Je me suis endormi tard.

Ritchie le regarda en souriant, et Gomez ajouta vivement :

— Il fait trop chaud. Je ne peux pas dormir.

— Les premiers temps, c'est comme ça, dit Ritchie débonnaire. Tu t'y habitueras. Il le regarda attentivement. Est-ce que tu prends des pilules de sel?

— Naturellement, mais ça ne me fait pas d'effet.

Ritchie hocha la tête, et sa bienveillance se nuança de sévérité : les pastilles de sel *devaient* empêcher de suer. Si elles n'agissaient pas sur Gomez, c'est que Gomez *n'était pas* comme tout le monde.

— Mais dis donc! dit soudain Ritchie en fronçant les sourcils, tu devrais être entraîné : en Espagne aussi il fait chaud.

Gomez pensa aux matins secs et tragiques de Madrid, à cette noble lumière, au-dessus de l'Alcala, qui était encore de l'espoir; il secoua la tête :

— Ce n'est pas la même chaleur.

— Moins humide, hein? dit Ritchie avec une espèce de fierté.

— Oui. Et plus humaine.

Ritchie tenait un journal; Gomez tendit la main pour le lui prendre, mais il n'osa pas. La main retomba.

— C'est un grand jour, dit Ritchie gaiement : la fête du Delaware. Je suis de là-bas, tu sais.

Il ouvrit le journal à la treizième page; Gomez vit une photo : La Guardia serrait la main d'un gros homme, tous deux souriaient avec abandon.

— Ce type à gauche, dit Ritchie, c'est le gouverneur du Delaware. La Guardia l'a reçu hier au World Hall. C'était fameux.

Gomez avait envie de lui arracher le journal et de regarder la première page. Mais il pensa : « Je m'en fous » et passa dans le

cabinet de toilette. Il fit couler de l'eau froide dans la baignoire et se rasa rapidement. Comme il entra dans son bain, Ritchie lui cria :

— Où en es-tu?

— Au bout du rouleau. Je n'ai plus une seule chemise et il me reste dix-huit dollars. Et puis Manuel rentre lundi, il faudra que je lui rende son appartement.

Mais il pensait au journal : Ritchie lisait en l'attendant; Gomez l'entendit tourner les pages. Il s'essuya soigneusement; en vain : l'eau sourdait dans la serviette. Il enfila en frissonnant sa chemise humide et rentra dans la chambre à coucher.

— Match de géants.

Gomez regarda Ritchie sans comprendre.

— Le base-ball, hier. Les Géants ont gagné.

— Ah! oui, le base-ball...

Il se baissa pour nouer ses lacets de souliers. Il cherchait à lire, par-en dessous, les manchettes de la première page. Il finit par demander :

— Et Paris?

— Tu n'as pas entendu la radio?

— Je n'ai pas de radio.

— Fini, liquidé, dit Ritchie paisiblement. Ils y sont entrés cette nuit.

Gomez se dirigea vers la fenêtre, colla son front au carreau brûlant, regarda la rue, ce soleil inutile, cette inutile journée. Il n'y aurait jamais plus que des journées inutiles. Il se détourna et se laissa tomber sur son lit.

— Dépêche-toi, dit Ritchie. Ramon n'aime pas attendre.

Gomez se releva. Déjà sa chemise était à tordre. Il alla nouer sa cravate devant la glace :

— Il est d'accord?

— En principe, oui. Soixante dollars par semaine et tu feras la chronique des expositions. Mais il veut te voir.

— Il me verra, dit Gomez. Il me verra.

Il se retourna brusquement :

— Il me faut une avance. Tu crois qu'il marchera?

Ritchie haussa les épaules. Il dit, au bout d'un moment :

— Je lui ai dit que tu venais d'Espagne et il se doute que tu ne portes pas Franco dans ton cœur; mais je ne lui ai pas parlé de... tes exploits. Ne va pas lui raconter que tu étais général : on ne sait pas ce qu'il pense au fond.

Général! Gomez regarda son pantalon usé et les taches sombres que la sueur faisait déjà sur sa chemise. Il dit amèrement :

— N'aie pas peur, je n'ai pas envie de m'en vanter. Je sais ce que ça coûte, ici, d'avoir fait la guerre en Espagne : voilà six mois que je suis sans travail.

Ritchie parut froissé :

— Les Américains n'aiment pas la guerre, expliqua-t-il sèchement.

Gomez mit son veston sous son bras :

— Allons-y.

Ritchie plia lentement son journal et se leva. Dans l'escalier il demanda :

— Ta femme et ton fils sont à Paris?

— J'espère bien que non, dit vivement Gomez. J'espère bien que Sarah aura été assez maligne pour filer à Montpellier.

Il ajouta :

— Je suis sans nouvelles d'eux depuis le 1<sup>er</sup> juin.

— Si tu as le job, tu pourras les faire venir, dit Ritchie.

— Oui, dit Gomez. Oui, oui. Nous verrons.

La rue, l'éblouissement des fenêtres, le soleil sur les longues casernes plates et sans toit, aux briques noircies. Devant chaque porte, des marches de pierre blanche; un brouillard de chaleur du côté de l'East River; la ville avait l'air rabougrie. Pas une ombre : dans aucune rue du monde on ne se sentait si terriblement dehors. Des aiguilles rougies à blanc lui perçaient les yeux; il leva la main pour s'abriter, et sa chemise colla à sa peau. Il frissonna :

— Un meurtre!

— Hier, dit Ritchie, un pauvre vieux est tombé devant moi : insolation. Brrr, fit-il. Je n'aime pas voir les morts.

« Va en Europe et tu seras servi », pensa Gomez.

Ritchie ajouta :

— C'est à quarante blocs. Il faut prendre le bus.

Ils s'arrêtèrent devant un poteau jaune. Une jeune femme attendait. Elle les regarda d'un œil expert et morose, puis leur tourna le dos.

— Belle fille, dit Ritchie d'un air collégien.

— Elle a l'air d'une garce, dit Gomez avec rancune.

Il s'était senti sale et suant sous ce regard. Elle ne suait pas. Ritchie non plus : il était rose et frais dans sa belle chemise blanche, son nez retroussé brillait à peine. Le beau Gomez. Le beau général Gomez. Le général s'était penché sur des yeux bleus, verts, noirs,

voilés par le battement des cils; la garce n'avait vu qu'un petit méridional à cinquante dollars par semaine qui suait dans son costume de confection. « Elle m'a pris pour un Dago. » Il regarda tout de même les belles jambes longues et piqua une suée. « Quatre mois que je n'ai pas fait l'amour. » Autrefois, le désir, c'était un soleil sec dans son ventre. A présent, le beau général Gomez avait des envies honteuses et furtives de voyeur.

— Une cigarette? proposa Ritchie.

— Non. J'ai la gorge en feu. J'aimerais mieux boire.

— Nous n'avons pas le temps.

Il lui donna, d'un air gêné, une petite tape sur l'épaule :

— Tâche de sourire, dit-il.

— Quoi?

— Tâche de sourire. Si Ramon te voit cette tête, tu vas lui faire peur. Je ne te demande pas d'être obséquieux, dit-il vivement, sur un geste de Gomez. Tu mets sur tes lèvres, en entrant, un sourire tout à fait impersonnel et tu l'y oublies; pendant ce temps-là tu peux penser à ce que tu veux.

— Je sourirai, dit Gomez.

Ritchie le regarda avec sollicitude :

— C'est pour ton gosse que tu te fais du souci?

— Non.

Ritchie fit un douloureux effort de réflexion :

— C'est à cause de Paris?

— Je me fous de Paris, dit Gomez violemment.

— C'est mieux qu'ils l'aient pris sans combat, n'est-ce pas?

— Les Français pouvaient le défendre, répondit Gomez d'une voix neutre.

— Bah! une ville en terrain plat.

— Ils pouvaient le défendre. Madrid a tenu deux ans et demi...

— Madrid... répéta Ritchie avec un geste vague. Il reprit : Mais pourquoi défendre Paris? C'est si bête. Ils auraient détruit le Louvre, l'Opéra, Notre-Dame. Moins il y aura de dégâts, mieux ça vaudra. A présent, ajouta-t-il avec satisfaction, la guerre sera vite finie.

— Comment donc! dit Gomez avec ironie. A ce train-là, dans trois mois ce sera la paix nazie.

— La paix, dit Ritchie, n'est ni démocratique ni nazie : c'est la paix. Tu sais très bien que je n'aime pas les hitlériens. Mais ce sont des hommes comme les autres. Une fois l'Europe conquise, les difficultés commenceront pour eux, et il faudra qu'ils mettent de l'eau dans leur vin. S'ils sont raisonnables, ils laisseront chaque pays

s'administrer lui-même au sein d'une fédération européenne. Quelque chose dans le genre de nos États-Unis.

Il parlait lentement et avec application. Il ajouta :

— Si ça doit vous empêcher de faire la guerre tous les vingt ans, ce sera toujours ça de pris.

Gomez le regarda avec irritation : il y avait une immense bonne volonté dans ses yeux gris. Il était gai, il aimait l'humanité, les enfants, les oiseaux, l'art abstrait; il pensait qu'avec deux sous de raison tous les conflits seraient aplanis. Il n'avait pas beaucoup de sympathie pour les immigrants de race latine; il s'entendait mieux avec les Allemands. « La prise de Paris, pour lui, qu'est-ce que ça représente? » Gomez détourna la tête et regarda l'éventaire multicolore du marchand de journaux : Ritchie lui paraissait tout d'un coup impitoyable.

— Vous autres, Européens, dit Ritchie, vous vous attachez toujours aux symboles. Il y a huit jours qu'on sait que la France est battue. Bon : tu y as vécu, tu y as laissé des souvenirs, je comprends que ça t'attriste. Mais la prise de Paris? Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque la ville est intacte? A la fin de la guerre, nous y reviendrons.

Gomez se sentit soulevé par une joie formidable et coléreuse :

— Ce que ça me fait? demanda-t-il d'une voix tremblante. Ça me fait plaisir! Quand Franco est entré dans Barcelone, ils hochaient la tête, ils disaient que c'était dommage, mais il n'y en a pas un qui ait levé le petit doigt. Eh bien! c'est leur tour à présent, qu'ils dégustent! Ça me fait plaisir, cria-t-il dans le fracas de l'autobus qui s'arrêta contre le trottoir, ça me fait plaisir!

Ils montèrent derrière la jeune femme, Gomez s'arrangea pour voir ses jarrets au passage; ils restèrent debout sur la plate-forme. Un gros homme à lunettes d'or s'écarta d'eux précipitamment et Gomez pensa : « Je dois sentir mauvais. » Au dernier rang des places assises, un homme avait déployé un journal. Gomez lut par-dessus son épaule : « Toscanini acclamé à Rio, où il joue pour la première fois depuis cinquante-quatre ans. » Et plus bas : « Première à New-York : Ray Milland et Loretta Young dans *Le Docteur se marie*. » Ça et là, d'autres journaux ouvraient leurs ailes : La Guardia reçoit le gouverneur du Delaware; Loretta Young; incendie dans l'Illinois; Ray Milland; mon mari m'a aimée du jour où j'ai usé du désodorisant Pitts; achetez Chrisargyl, le laxatif des lunes de miel; un homme en pyjama souriait à sa jeune épouse; La Guardia souriait au gouverneur du Delaware; « Pas de cake pour les mineurs », déclare

Buddy Smith. Ils lisaient; les larges pages blanches et noires leur parlaient d eux-mêmes, de leurs soucis, de leurs plaisirs; ils savaient qu'il était Buddy Smith et Gomez ne le savait pas; ils tournaient vers le sol, vers le dos du conducteur, les grosses lettres de la une : « Prise de Paris », ou bien « Montmartre en flammes ». Ils lisaient et les journaux criaient entre leurs mains, inécoutés. Gomez se sentit vieux et las. Paris était loin; il était seul à s'en soucier, au milieu de cent cinquante millions d'hommes; ce n'était plus qu'une petite préoccupation personnelle, à peine plus importante que la soif qui lui brûlait la gorge.

— Passe-moi le journal, dit-il à Ritchie.

*Les Allemands occupent Paris. Pression vers le Sud. Prise du Havre. Assaut de la ligne Maginot.*

Les lettres criaient, mais les trois nègres qui causaient derrière lui continuaient à rire sans entendre.

*L'armée française intacte, l'Espagne prend Tanger.*

L'homme aux lunettes d'or fouilla méthodiquement dans sa serviette, il en sortit une clé Yale qu'il considéra avec satisfaction. Gomez eut honte, il avait envie de refermer le journal, comme si l'on y parlait indiscrètement de ses secrets les plus intimes. Ces cris énormes qui faisaient trembler ses mains, ces appels au secours, ces râles, c'étaient de grosses incongruités, comme sa sueur d'étranger, comme son odeur trop forte. *La parole d'Hitler mise en doute; Le président Roosevelt ne croit pas...; Les États-Unis feront ce qu'ils pourront pour les alliés; le gouvernement de Sa Majesté fera ce qu'il pourra pour les Tchèques; les Français feront ce qu'ils pourront pour les républicains d'Espagne. Des charpies, des médicaments, des boîtes de lait. Misère! Manifestation d'étudiants à Madrid pour réclamer le retour de Gibraltar aux Espagnols. Il vit le mot Madrid et ne put lire plus avant. « C'est bien fait, salauds! salauds! Qu'ils mettent le feu aux quatre coins de Paris; qu'ils le réduisent en cendres. » Tours (de notre correspondant particulier Archambaud) : La bataille continue, les Français déclarent que la pression ennemie décroît; lourdes pertes nazies.*

Naturellement la pression décroît, elle décroîtra jusqu'au dernier jour et jusqu'au dernier journal français; lourdes pertes, pauvres mots, derniers mots d'espoir qui ne trompent plus personne; lourdes pertes fascistes autour de Tarragone; la pression diminue; Barcelone tiendra... et le lendemain, c'était la fuite éperdue.

*Berlin (de notre correspondant particulier Brook Peters) : La France a perdu toute son industrie; Montmédy est pris; la ligne*

*Maginot emportée d'assaut; l'ennemi en déroute; chant de gloire, chant cuivré, soleil; ils chantent à Berlin, à Madrid, dans leurs uniformes; Barcelone, Madrid, dans leurs uniformes; Barcelone, Madrid, Valence, Varsovie, Paris; demain Londres. A Tours, des messieurs en veston noir couraient dans les couloirs des hôtels. C'est bien fait! C'est bien fait, qu'ils prennent tout, la France, l'Angleterre, qu'ils débarquent à New-York, c'est bien fait!*

Le monsieur aux lunettes d'or le regardait; Gomez eut honte, comme s'il avait crié. Les nègres souriaient, la jeune femme souriait, le receveur souriait, *not to grin is a sin*.

— Nous descendons, dit Ritchie en souriant.

Sur les affiches, sur la couverture des magazines, l'Amérique souriait. Gomez pensa à Ramon et se mit à sourire.

— Il est dix heures, dit Ritchie, nous n'aurons que cinq minutes de retard.

Dix heures, trois heures en France : blême, sans espoir, un après-midi se cachait au fond de cette matinée coloniale.

Trois heures en France.

— Nous voilà beaux, dit le type.

Il restait pétrifié sur son siège; Sarah voyait la sueur ruisseler sur sa nuque; elle entendait la meute des klaxons.

— Il n'y a plus d'essence!

Il ouvrit la porte, sauta sur la route et se planta devant sa voiture. Il la considérait tendrement :

— Nom de Dieu! dit-il entre ses dents. Nom de Dieu de nom de Dieu!

Il flattait de la main le capot brûlant : Sarah le voyait, à travers la vitre, debout contre le ciel étincelant, au milieu de cette immense rumeur; les autos qu'ils suivaient depuis le matin s'éloignaient dans un nuage de poussière. Derrière eux, les klaxons, les sifflets, les sirènes : un ramage d'oiseaux de fer, le chant de la haine.

— Pourquoi se fâchent-ils? demanda Pablo.

— Parce que nous leur barrons la route.

Elle aurait voulu sauter hors de la voiture, mais le désespoir l'écrasait sur la banquette. Le type releva la tête :

— Mais descendez! dit-il avec irritation. Vous ne les entendez pas? Aidez-moi à la pousser.

Ils descendirent.

— Allez derrière, dit le type à Sarah. Et poussez dur.

— Je veux pousser aussi, dit Pablo.

Sarah s'arc-bouta contre la voiture et poussa de toutes ses forces, les yeux clos, dans un cauchemar. La sueur trempait sa chemisette : à travers ses paupières closes, le soleil lui crevait les yeux. Elle les ouvrit : devant elle, le type poussait de sa main gauche plaquée contre la portière; de la droite, il manœuvrait le volant; Pablo s'était précipité contre le pare-choc de l'arrière et s'y accrochait avec des cris sauvages.

— Ne te fais pas traîner, dit Sarah.

La voiture roula mollement sur le bas-côté de la route.

— Stop! stop! dit le type. Ça va, ça va, bon Dieu!

Les klaxons se turent; le fleuve se remit à couler. Les voitures rasaient l'auto en panne, des visages se collaient aux vitres; Sarah se sentit rougir sous les regards et se réfugia derrière l'auto. Un grand maigre, au volant d'une Chevrolet, se pencha vers eux :

— Sales cons!

Camions, camionnettes, autos de maître, taxis avec des drapeaux noirs, cabriolets. Chaque fois qu'une voiture les dépassait, Sarah perdait un peu de courage et Gien s'éloignait un peu plus. Ensuite ce fut le défilé des charrettes et Gien reculait toujours, en grinçant; enfin la poix noire des piétons recouvrit la route. Sarah se réfugia sur le bord du fossé : les foules lui faisaient peur. Ils marchaient lentement, péniblement, la souffrance leur donnait un air de famille : quiconque entrerait dans leurs rangs se mettrait à leur ressembler. Je ne veux pas. Je ne veux pas devenir comme eux. Ils ne la regardaient pas; ils évitaient la voiture sans la regarder : ils n'avaient plus d'yeux. Un géant coiffé d'un canotier frôla l'auto, une valise au bout de chaque bras, se cogna en aveugle au garde-boue, fit un tour sur lui-même et reprit sa marche chancelante. Il était blême. Sur l'une des valises, il y avait des étiquettes multicolores : Séville, Le Caire, Sarajevo, Stresa.

— Il est mort de fatigue, cria Sarah. Il va tomber.

Il ne tombait pas. Elle suivit des yeux le canotier au ruban rouge et vert qui se balançait gaiement au-dessus de la mer des chapeaux.

— Prenez votre valise et continuez sans moi.

Sarah frissonna sans répondre : elle regardait la foule avec un dégoût terrorisé.

— Vous entendez ce que je vous dis?

Elle se retourna vers lui :

— Ça n'est pas possible d'attendre qu'une voiture passe et de lui

demander un bidon d'essence? Après les piétons, il viendra encore des autos.

Le type eut un sourire mauvais.

— Je vous conseille d'essayer.

— Et pourquoi pas, pourquoi n'essaierait-on pas?

Il cracha avec mépris et resta un moment sans répondre.

— Vous les avez donc pas vus? dit-il enfin. Ils se poussent au cul les uns les autres : comment voulez-vous qu'ils s'arrêtent?

— Mais si je trouvais de l'essence?

— Je vous dis que vous n'en trouverez pas. Vous ne pensez pas qu'ils vont perdre leur rang pour vous? Il la toisa en ricanant : « Si vous étiez belle même et si vous aviez vingt ans, je ne dis pas. »

Sarah fit semblant de ne pas entendre. Elle insista :

— Mais si je vous en trouvais tout de même?

Il secoua la tête d'un air buté :

— Rien à faire. J'irai pas plus loin. Même que vous en trouveriez vingt litres; même que vous m'en trouveriez cent. J'ai compris. Il se croisa les bras.

— Vous vous rendez compte, dit-il sévèrement. Freiner, dérapier, embrayer tous les vingt mètres. Changer de vitesse cent fois par heure : c'est ça qui arrange une voiture!

Il y avait des taches brunes sur la glace. Il sortit son mouchoir et les essuya avec sollicitude.

— J'aurais pas dû me laisser entraîner.

— Vous n'aviez qu'à prendre assez d'essence, dit Sarah.

Il hocha la tête sans répondre; elle avait envie de le griffer. Elle se contint et dit d'une voix calme :

— Alors? qu'est-ce que vous allez faire?

— Rester ici et attendre.

— Attendre quoi?

Il ne répondit pas. Elle lui prit le poignet et le serra de toutes ses forces :

— Si vous restez ici, vous savez ce qui vous arrivera? Les Allemands déporteront tous les hommes valides.

— Bien sûr! et ils couperont les mains de votre gnard et ils vous grimperont, s'ils en ont le courage. Tout ça, c'est des salades : ils ne sont sûrement pas le quart aussi méchants qu'on le dit.

Sarah avait la gorge sèche et ses lèvres tremblaient. Elle dit d'une voix blanche :

— C'est bon. Où sommes-nous?

— A vingt-quatre kilomètres de Gien.



JEAN-PAUL SARTRE

La mort dans l'âme

Ils sont vivants mais la mort les a touchés : quelque chose est fini ; la défaite a fait tomber du mur l'étagère aux valeurs. Pendant que Daniel, à Paris, célèbre le triomphe de la mauvaise conscience, Mathieu, dans un village de Lorraine, fait l'inventaire des dégâts : Paix, Progrès, Raison, Droit, Démocratie, Patrie, tout est en miettes, on ne pourra jamais recoller les morceaux.

Mais quelque chose commence aussi : sans route, sans références ni lettres d'introduction, sans même avoir compris ce qui leur est arrivé, ils se mettent en marche, simplement parce qu'ils survivent. Daniel, au plus bas de lui-même, commence, sans le savoir, à monter la pente qui le conduira à la liberté et à la mort. Brunet s'engage dans une entreprise dont il est loin de soupçonner qu'elle brisera sa cuirasse de certitudes pour le laisser nu et libre. À la recherche de la mort qu'on lui a volée, Boris vole vers Londres : ce n'est pas la mort qu'il y trouvera. Et surtout, Mathieu fait timidement l'expérience de la solidarité. Au milieu de tous ces hommes qui se perdent ensemble, il apprend qu'on ne se sauve jamais seul. Dans le coup, c'est lui qui perd le plus : les autres sont refaits de leurs principes ; lui, il est refait de son problème. Qu'on se rassure, il en trouvera un autre.

J.-P. S.



9

782070 257669



49-XI A 25766 ISBN 2-07-025766-5

Extrait de la publication